



Bulletin de la Fondation pour la mémoire de la Déportation

Sommaire

1

Dossier : Le train d'Angoulême : premier convoi de déportés parti de France

9

On a marché sur la lune : un anniversaire au goût amer

10

La déportation, objet fictionnel : 4 nouveaux romans

13

Le nazisme et l'art

Le train d'Angoulême : PREMIER CONVOI DE DÉPORTÉS parti de France

Matricule à Mauthausen	NOM	Prenom	Sexe	Date de naissance	Lieu de naissance en Espagne (sauf indication)	Nationalité	Parcours complet	Situation	Date de décès ou de libération	Lieu de décès ou de libération	Observations
4226	ABAD EDO	Luis	M	07/05/1917	Formiche Bajo	E	Ma (Gu)	DCD	14/09/1941	Gusen	—
3899	ACEBAL ALVAREZ	Aurelio	M	18/02/1919	Gijon	E	Ma (Gu)	DCD	18/01/1942	Gusen	—
3989	AGUILERA MORENO	Rafael	M	12/05/1913	Porcuna	E	Ma	R	05/05/1945	Mauthausen	—
3923	AGUSTI BOMBOI	Jose	M	25/01/1896	Almazora	E	Ma (Gu)	DCD	29/11/1941	Gusen	—
3934	ALBALATE PEQUERUL	Blas	M	03/02/1888	Urrea de Gaen	E	Ma (Gu), Har	DCD *	04/12/1941	Hartheim	* Gazé
4075	ALBALATE SOBRADEL	Manuel	M	01/03/1925	Urrea de Gaen	E	Ma (Gu)	DCD	31/08/1941	Gusen	—
3942	ALBENDIN NAVARRO	Miguel	M	07/06/1910	Baena	E	Ma (Gu)	DCD	15/01/1942	Gusen	—
3986	ALBENDIN NAVARRO	Rafael	M	15/08/1902	Baena	E	Ma (Gu)	DCD	25/01/1942	Gusen	—
3852	ALBENDIN NAVARRO	Santiago	M	18/07/1905	Baena	E	Ma (Gu)	DCD	20/01/1942	Gusen	—
3864	ALBERO MUNIESA	Antonio	M	29/09/1900	Alacon	E	Ma (Gu)	DCD	05/12/1941	Gusen	—
4003	ALCALA FAMANAS	Pablo	M	11/08/1920	Biescas	E	Ma (Gu)	DCD	14/11/1941	Gusen	—
4213	ALCALDE GONZALEZ	Julian	M	11/07/1901	Sestao	E	Ma (Gu), Har	DCD *	24/09/1941	Hartheim	* Gazé
3842	ALCOJAR CARVAJAL	Victor	M	26/02/1911	Mohedas de la Jara	E	Ma (Gu), Har	DCD *	30/09/1941	Hartheim	* Gazé
4218	ALCUBIERRE PANZANO	Miguel	M	18/12/1873	Tardienta	E	Ma (Gu)	DCD	24/03/1941	Gusen	—
4100	ALCUBIERRE PEREZ	Jose	M	09/05/1924	Tardienta	E	Ma	R	05/05/1945	Mauthausen	—
4227	ALEGRET RODA	Victor	M	28/01/1910	Barcelona	E	Ma (Gu)	DCD	11/08/1941	Gusen	—
4045	ALEJANDRES GONZALEZ	Jose	M	06/11/1890	Fuente Obejuna	E	Ma (Gu)	DCD	17/04/1941	Gusen	—

Transport de républicains espagnols parti d'Angoulême le 2 août 1940 et arrivé à Mauthausen le 24 août 1940. (Extrait des listes mémoriales)

Le 20 août 1940, un train transportant environ 900 réfugiés espagnols (hommes, femmes et enfants) quitte la gare d'Angoulême dans l'après-midi pour le Reich. Après quatre jours de voyage, il atteint la gare de Mauthausen en Autriche. Là, seuls les hommes, y compris très jeunes, sont débarqués des wagons et immatriculés. Puis le train repart et, après maints détours, rejoint l'Espagne le 1^{er} septembre 1940.

Ce transport organisé moins de deux mois après la signature de l'armistice est le premier à quitter la France, et plus largement l'Europe occidentale, pour un camp de concentration nazi. Son histoire est demeurée longtemps méconnue, tant en France qu'en Espagne. Il a fallu attendre le 19 janvier 2008 pour qu'une stèle à la mémoire des Espagnols de ce convoi soit réalisée et inaugurée. (voir photo p. 8).

Des républicains espagnols réfugiés en pays charentais

Fin janvier et début février 1939, un afflux massif de réfugiés espagnols franchit la frontière franco-espagnole pour échapper aux troupes franquistes. C'est la *Retirada*. Les autorités françaises, qui n'ont su ou voulu rien prévoir de tel, improvisent dans l'urgence. Les réfugiés sont d'abord regroupés dans des camps proches de la frontière espagnole (Argelès-sur-Mer, Saint-Cyprien, Le Boulou...), puis femmes, enfants et une partie des vieillards et des blessés sont acheminés vers l'intérieur du pays. C'est ainsi qu'un premier convoi arrive en Charente le 31 janvier, suivi de trois autres jusqu'au 12 février. Le 13 février 1939, le département compte 4211 réfugiés espagnols. Ils sont répartis en divers lieux à Angoulême (centre Fourcheraud place de la Gendarmerie, garage Vallet rue Fougerat, impasse d'Austerlitz dans d'anciens locaux de l'entreprise Durand) ou dispersés dans les

ÉTABLISSEMENT RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE (décret du 17 octobre 1990) PLACÉ SOUS LE HAUT PATRONAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE 30 boulevard des invalides 75007 Paris Tél. : 01 47 05 81 50 FAX : 01 47 05 89 50 Site internet www.fmd.asso.fr

environs, en particulier à Cognac. En raison du surpeuplement, il faut rapidement trouver de nouveaux lieux d'hébergement. En quelques jours, les ouvriers de la fonderie de Ruelle située au nord-est d'Angoulême réaménagent l'ancien camp de la Combe aux Loups, datant de la Première Guerre mondiale, qui accueille bientôt près de 2000 réfugiés. Toutefois la Fonderie de Ruelle souhaite récupérer son terrain et un nouveau camp est aménagé à partir de juillet 1939 à la sortie d'Angoulême, sur la route de Bordeaux. Le 1^{er} septembre, les 1 800 Espagnols de Ruelle sont transférés au camp des Alliers. Ceux qui avaient été dispersés aux alentours d'Angoulême, notamment hébergés chez les particuliers arrivent peu après. Les Alliers deviennent le principal centre de regroupement des réfugiés espagnols de Charente. Le camp dont il ne subsiste plus de traces aujourd'hui, comporte 8 baraques pour le logement, une baraque de bureaux, une pour les cuisines et une pour l'infirmerie. Il couvre un peu moins d'1,4 hectare et est placé sous la responsabilité de l'inspecteur de police Aristide Soulier, surnommé le Commissaire par les Espagnols. Les réfugiés peuvent encore entrer et sortir librement du camp, notamment pour aller travailler. Puis par suite de rapatriements plus ou moins contraints et de divers mouvements, le camp compte un peu moins de 800 réfugiés début avril 1940.

Lors de la débâcle de juin 1940, beaucoup d'Espagnols se retrouvent sur les routes aux côtés des Français pour échapper à l'offensive allemande : des civils, mais aussi des hommes enrôlés dans l'armée française, en particulier dans les Compagnies de Travailleurs Étrangers (CTE), dont les unités sont désorganisées. Un certain nombre convergent vers Angoulême où la rumeur signale l'existence d'un camp d'accueil pour Espagnols et où les blessés seraient soignés. David Espinos, affecté à une CTE qui travaille successivement à la construction de routes dans les Alpes, puis au déchargement de bateaux de coton dans les ports de La Rochelle et de

Rochefort rapporte : « *Au début du mois de juin 1940, les soldats français qui nous surveillaient au travail, nous ont dit que les troupes allemandes envahissaient la France, et nous ont conseillé de partir où l'on voudrait. Comme j'avais de la famille à Angoulême, j'ai rejoint cette ville. J'ai retrouvé ma famille au camp des Alliers situé à proximité de cette ville* ». L'effectif du camp se trouve bientôt porté à près de 1 500 réfugiés à la fin du mois de juillet.

Les débuts de l'occupation allemande et les premières menaces

Les troupes allemandes pénètrent à Angoulême le 24 juin 1940. Côté allemand comme côté français, la présence de ces réfugiés est mal perçue, d'autant que des incidents se multiplient contre les autorités d'occupation. Un soir de juillet, les soldats allemands organisent une première opération contre les Espagnols du camp des Alliers où ils font irruption, regroupent les réfugiés, séparent les hommes des femmes et des enfants, et procèdent à une fouille en règle à la recherche d'armes. Selon Dolorès Sangüesa, une jeune interprète du camp, l'opération aurait été menée à la suite de la coupure d'un câble de communication des troupes allemandes route de Bordeaux. N'ayant rien trouvé, « *les Allemands sont repartis comme ils sont arrivés* » (Jose Alcubierre). À la même époque, plusieurs sabotages sont signalés à la Poudrerie d'Angoulême qui emploie de nombreux Espagnols. Un autre aurait été commis sur la voie ferrée Paris-Angoulême dynamitée à la sortie de la ville. Le 8 août, nouvel incident : un soldat allemand est blessé à la tête à coups de bâton.

Ces « Rouges espagnols » font rapidement figure de menace aux yeux des autorités d'occupation, même si leur implication dans ces événements n'est pas certaine. Le 13 juillet 1940, les autorités militaires allemandes donnent l'ordre de regrouper tous les réfugiés espagnols du département dans un camp proche d'une voie ferrée pour les livrer aux autorités franquistes. Le 28 juillet, le ministère de l'Intérieur, sur



© Musée de la Résistance et de la Déportation d'Angoulême

Cuisiniers et cuisinières espagnols de la Combe aux Loups



© Musée de la Résistance et de la Déportation d'Angoulême

Le camp des Alliers à Angoulême

ordre des autorités allemandes, demande au préfet Georges Malick de diriger les Espagnols de Charente vers la Dordogne en zone libre. Le lendemain, le préfet prend contact avec son collègue de Périgueux et lui annonce l'arrivée prochaine de 2000 réfugiés espagnols environ demeurant au Centre des Alliers. Le 17 août, parlant toujours d'un départ vers la zone libre, il prescrit au commandant de Gendarmerie d'Angoulême de faire procéder au recensement « *de tous les Espagnols qui seraient à diriger sur le camp des Alliers* » et souhaite qu'on lui « *rende compte, au fur et à mesure, de l'exécution des présentes instructions en précisant notamment l'arrivée approximative au Camp des Alliers ainsi que le nombre* » pour en informer les autorités allemandes et françaises, et pour « *organiser en conséquence les trains de départs* ».

Le piège se referme sur les Espagnols d'Angoulême

Le 20 août 1940 dans la matinée, les forces allemandes ceinturent le camp des Alliers. Certains Espagnols parlent de 8 heures, d'autres indiquent plutôt la fin de matinée, vers 11 heures. En revanche, ils sont tous d'accord ou presque sur le fait que ce sont des Allemands qui mènent l'opération, des soldats de la Wehrmacht et des Feldgendarmes probablement, des « hommes armés qui descendent de leurs motos » (Pablo Escribano). Faisant irruption dans les baraques, ces derniers crient aux occupants de prendre avec eux tout ce qu'ils peuvent emmener pour le voyage. Ils sont ensuite regroupés devant les portes des bureaux, avant d'être mis en formation et de quitter à pied les Alliers en direction de la gare d'Angoulême. Aucune explication ne leur est fournie et beaucoup pensent qu'on les conduit en zone libre. Personne ne cherche véritablement à fuir espérant trouver de meilleures conditions d'existence là où on les emmène.

En réalité, la rumeur de la formation d'un transport circule depuis plusieurs jours à Angoulême. Les gens travaillant dans les bureaux du camp ont entendu parler du recensement des réfugiés espagnols. Aristide Soulier aurait confié à Dolores Sangüesa qu'un train de réfugiés allait être organisé pour la zone libre et que ceux qui le pouvaient devaient fuir le camp des Alliers. La rumeur s'amplifie et plusieurs familles suivent son conseil, notamment dans la nuit du 19 août. Certains patrons dissuadent aussi leurs employés espagnols de rentrer au camp à la fin de leur journée de travail et les hébergent pour la nuit. Selon d'autres rumeurs, les Espagnols seraient transférés vers la Norvège, la Russie, ou encore la Hollande où ils seraient installés dans des maisons et où ils pourraient travailler librement. Pour beaucoup, la pire crainte reste celle d'un retour en Espagne. Ce 20 août au matin, personne ne sait encore où les Allemands les conduisent.

À leur arrivée à la gare d'Angoulême, les Espagnols découvrent un train composé de 20 à 30 wagons de marchandises. La gare est remplie de soldats allemands mitraillettes au poing. Les Espagnols doivent embarquer à raison d'une quarantaine par wagon.

Le départ d'Angoulême

« Le 20 août, les Allemands ont encerclé le camp vers 11 heures et demi, midi. Ils sont rentrés dans les baraques et ont dit : "Prenez ce que vous pouvez emporter et en avant !". Ils nous ont mis en formation. Moi, comme j'étais jeune, de suite je me suis mis avec mon père et ma mère ensemble, au cas où il arrive quelque chose. Nous avons été du camp des Alliers à la gare de marchandises d'Angoulême à pied, gardés par des soldats allemands. Là, ils nous ont fait monter dans des wagons, des wagons à bestiaux. Combien par wagon, je ne peux pas dire... 30 ou 40 ou 50... les familles étaient réunies. Vers 2 h 30, 3 heures de l'après-midi peut-être, ils ont fermé les portes et le train a démarré [...]. On avait peur. Les uns disaient qu'on allait en Espagne, les autres qu'on allait dans la zone non occupée, les autres qu'on allait travailler en Allemagne ».

José Alcubierre Pérez

« Nous avons vu les Allemands descendre de leurs motos. Ils encerclèrent le camp espagnol. Pourquoi ? Personne ne savait pourquoi. Ils ont simplement encerclé le camp. Des hommes armés sont descendus de ces motos et ont détruit toutes les baraques... une catastrophe ! Une catastrophe ! Ils criaient : "*Raus, alle Raus !*" (Dehors, tout le monde dehors !). Ils firent évacuer le camp entièrement, hommes, femmes, enfants... tout le monde, même les blessés de la guerre civile. Les soldats nous ont mis en formation et nous ont fait marcher jusqu'à la gare d'Angoulême où ils nous ont fait monter dans des wagons de marchandises [...]. Nous avons demandé aux Allemands s'ils savaient où nous allions. Ils ne nous ont pas dit un mot ».

Pablo Escribano Cano

Les hommes, les femmes et les enfants restent groupés par famille. Dolores Sangüesa arrive à la gare en voiture en compagnie d'Aristide Soulier qui lui donne l'ordre de compter les réfugiés. Elle s'arrête au pied de chaque wagon et note sur un carnet le chiffre donné par les passagers. À la fin de sa tâche, elle communique les données au commissaire Gaston Couillaud qui lui révèle la véritable destination du train, l'Allemagne. Interrogée par la journaliste Montse Armengou plus de 60 ans après les faits, Dolores Sangüesa parle de « 920 et quelques » Espagnols embarqués dans le train. Un billet non daté conservé aux Archives départementales de la Charente fait état de 437 femmes et enfants, 490 hommes, soit au total 927 personnes, sans qu'on sache si cet effectif correspond au transport du 20 août ou à l'un des recensements menés précédemment.

On est donc bien loin des chiffres annoncés par le préfet Malick quelques jours plus tôt (autour de 2000). Des Espagnols des Alliers ont été alertés de la rafle et ont pu fuir à temps. Ceux qui logeaient en ville, n'ont souvent pas répondu à l'ordre de la Kommandantur de se présenter à la gare avec leurs bagages. La plupart échappent ensuite aux opérations de police menées en ville, souvent grâce à la complicité d'Angoumoisins. La famille Arce n'a pas cette chance : Firmin, le père, Teresa, la mère, et leurs trois fils, Jose, Edmundo et Armando, sont arrêtés à leur domicile (45 rue Fontaine du Lizier) à l'heure du déjeuner. Il semble aussi que les opérations visant à regrouper au camp des Alliers le plus grand nombre d'Espagnols n'étaient pas achevées le 20 août, comme le mentionne le sous-préfet de Cognac le jour même dans une lettre adressée au préfet

Ce 20 août au matin, personne ne sait encore où les Allemands les conduisent

Les familles se retrouvent brusquement scindées. Chez les Ramos, (...) le père et les deux fils aînés, (...) doivent quitter le train, alors qu'Anselma la mère et ses enfants les plus jeunes, (...) restent dans le wagon.

Malick : « J'ai l'honneur de vous faire connaître que le rassemblement des Espagnols à évacuer sur le département de la Dordogne s'opère dans les conditions les plus défectueuses... Hier après-midi, j'ai été enfin avisé d'ordonner le départ sur Angoulême pour ce matin et, naturellement, sans que suivent les mesures appropriées, c'est-à-dire l'encadrement d'un convoi ». Il ajoute : « Tout compte fait 39 Espagnols se sont décidés à prendre le train à midi », les autres ayant pu facilement s'y soustraire.

En route vers l'inconnu

L'attente en gare d'Angoulême se prolonge durant plusieurs heures, peut-être le temps d'achever les opérations de regroupement des réfugiés. Hommes, femmes et enfants sont enfermés dans les wagons et commencent à souffrir de l'entassement et de la chaleur. Certains voudraient descendre chercher de l'eau mais les Allemands s'y opposent brutalement. À l'embarquement, les passagers ont reçu un peu de nourriture : du pain et des boîtes de sardines disent certains, d'autres parlent de pain et de fromage. Dans leur wagon, Jose Alcubierre et Lazaro Nates croient n'avoir reçu aucune nourriture, mais soulignent que les femmes avaient heureusement emmené avec elles de quoi manger. De la paille est étendue au sol et il y a quelques seaux pour les besoins. Les familles sont restées groupées et on compte quelques très jeunes enfants. Jose Alcubierre se rappelle ainsi d'un bébé âgé de 7 ou 8 mois qui pleurait de temps en temps. Firmin Arce et Pablo Escribano confirment la présence dans les wagons de mères avec des bébés et de jeunes enfants.

En milieu d'après-midi, le train démarre enfin. La plupart des passagers pensent encore partir pour la zone libre ; les plus pessimistes craignent un retour en Espagne. Ceux qui parviennent à lire les noms des gares traversées comprennent rapidement que ni la

zone libre ni l'Espagne ne constituent la destination du train qui file vers le nord. Il est extrêmement difficile de reconstituer son trajet avec précision, néanmoins on sait que le train passe par Poitiers, Orléans, puis Paris sûrement, avant de prendre la direction de l'Allemagne. Le lendemain, la situation se dégrade dans les wagons en raison du manque de nourriture et d'eau, de l'entassement et d'une ventilation insuffisante. Des problèmes de déshydratation commencent à apparaître, notamment chez les plus jeunes, et des passagers éprouvent des difficultés pour respirer et parler. Certains s'évanouissent. Le troisième jour, le train traverse le Rhin à Strasbourg, passe à Kehl, puis Stuttgart et Munich. Il semble marquer un arrêt prolongé dans l'une de ces gares. Selon certains témoins, les portes des wagons s'ouvrent et les passagers sont invités à descendre sans brutalité. On leur distribue de l'eau et de la soupe en quantité. Cependant, d'autres passagers n'ont pas le souvenir d'être descendus des wagons durant les 4 jours du voyage.

Le train prend ensuite la route de Salzbourg avant de quitter la voie principale menant à Vienne. C'est très tôt dans la nuit du 23 au 24 août qu'il s'immobilise dans un petit village situé au bord du Danube : Mauthausen. Rien ne se passe durant plusieurs heures. Dans l'après-midi, les passagers distinguent des mouvements dans la gare. Les portes s'ouvrent précipitamment et des officiers SS ordonnent aux hommes de descendre. Ceux qui résistent sont empoignés de force. Les familles se retrouvent brusquement scindées. Chez les Ramos, par exemple, Belarmino le père et les deux fils aînés, Manuel né en 1923 et Galo né en 1924 doivent quitter le train, alors qu'Anselma la mère et ses enfants les plus jeunes, Jesus né en 1926 et Maria Luisa née en 1927 restent dans le wagon. Felix Quesada, âgé de 14 ans — il est né le 4 mai 1926 —, est le plus jeune à descendre du train. Une fois l'opération terminée, les portes se referment brutalement. Les hommes sont regroupés en queue de train, cinq par cinq, sont comptés et recomptés avant de recevoir l'ordre de se mettre en marche.

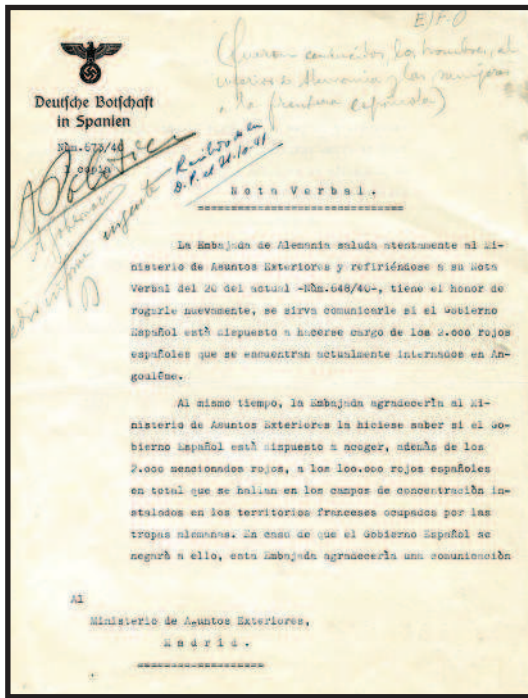
La longue odyssee du train d'Angoulême

Pendant de longues minutes les cris et les pleurs des femmes et des enfants restés dans les wagons se font entendre. Ils redoublent lorsque le train redémarre subitement. Après un retour sur Munich, semble-t-il, le train prend la direction de Berlin et marque deux arrêts prolongés, l'un dans un tunnel à quelques kilomètres de Berlin en raison d'un bombardement aérien allié, et l'autre dans une gare où des femmes en rayé leur donnent à manger selon Aurora Cortes (dont le père et les trois frères ont été débarqués à Mauthausen). Il est fort probable que cette gare soit celle de Fürstenberg et que le camp soit celui de Ravensbrück. Mais, après plusieurs heures, les portes se referment et le train repart vers l'Ouest. Il gagne la France et repasse par Angoulême où il enregistre un court arrêt pour permettre le débarquement d'une des passagères, Dolores Martinez, qui souffre d'une forte fièvre. Les Allemands craignent une



Sur la photo on voit Ramon RIOS FANJUL entouré de 7 des membres de sa famille, tous déportés depuis Angoulême. Né en 1875, Ramon RIOS FANJUL est le seul à être demeuré en détention à Mauthausen, le reste de sa famille étant finalement envoyé en Espagne franquiste. Il décède le 12 mai 1941 à Gusen.

© Monique Gimenez (arrière-petite-fille de Ramon Rios Fanjul)



Madrid le 20 août 1940. Note verbale N° 2779/40 - Nr : 648/40

Ministère des affaires étrangères :

L'ambassade allemande salue le Ministère des affaires étrangères et a l'honneur de demander à propos d'une information communiquée à votre ambassade à Berlin, si le gouvernement espagnol est prêt à prendre en charge 2 000 Rouges espagnols qui sont internés, pour le moment, à Angoulême en France.

L'ambassade s'honore, à cette occasion, de préciser que les autorités allemandes sont bien volontiers disposées à prêter leur concours à la police espagnole de la sûreté et conformément à leur souhait de poursuivre et procéder à la capture des dirigeants Rouges espagnols.

Madrid le 20 août 1940.

Traduction de la note verbale (© Éditions Tirésias)

vers l'Autriche. Ni le préfet Malick ni Aristide Soulier ne semblent connaître le véritable dessein des Allemands, parlant d'un bout à l'autre d'un transport pour la zone libre. Ils se contentent d'agir en bons fonctionnaires, tâchant d'inclure le plus de réfugiés dans l'opération d'autant plus que les Espagnols ont mauvaise presse auprès de la population locale. Nul doute que le préfet Malick y voit une bonne occasion de se débarrasser rapidement de ces « indésirables ». Cependant, l'attitude d'Aristide Soulier peut laisser planer un doute. Pourquoi a-t-il recommandé à ses proches collaborateurs de fuir les Alliers et de se cacher quelques jours s'il pensait réellement que le convoi partait pour la zone libre ? Peut-être savait-il que la destination était en fait l'Allemagne sans pour autant avoir connaissance du sort qui attendait les réfugiés sur place.

L'Espagne fait quant à elle preuve d'un silence persistant face aux initiatives allemandes. Ainsi, le 20 août, l'ambassade d'Allemagne à Madrid adresse une note verbale au ministère des Affaires étrangères espagnol faisant suite à une information communiquée à l'ambassade espagnole à Berlin. Elle souhaite savoir si le gouvernement espagnol est disposé à prendre en charge environ 2 000 Rouges espagnols internés à Angoulême. Elle propose à la police de sûreté espagnole son concours pour capturer les dirigeants Rouges espagnols. La note reste sans réponse. Nouvelle demande le 28 août, sans plus de succès. Il faut comprendre que l'Allemagne donne l'occasion à l'Espagne de se débarrasser à peu de frais de ces ennemis du franquisme. Si le long arrêt marqué par le train en gare de Mauthausen a pu être interprété comme le signe évident de négociations entre l'Allemagne, l'Espagne et Vichy, on peut en réalité penser que celui-ci découle davantage de l'embarras des autorités du camp qui ne savaient que faire de ces familles entières. Le camp de Mauthausen est encore en construction à cette époque et n'intègre que des hommes.

Note verbale de l'Ambassade d'Allemagne au ministère des Affaires étrangères du Reich du 28 août 1940.

contagion. Il ne s'agit en réalité que d'une crise d'appendicite. Les réfugiés restés à Angoulême apprennent ainsi le terrible destin de leurs compatriotes embarqués le 20 août et redoutent dès lors l'organisation d'un second convoi.

Après Angoulême, le train prend la direction de l'Espagne où il pénètre le 1er septembre 1940 par Irun avec 442 femmes et enfants à son bord selon une note espagnole du 11 septembre 1940. Après avoir reçu un peu à manger, les passagers sont répartis selon leur lieu d'origine. Si certaines femmes ne sont pas inquiétées, d'autres sont emprisonnées jusqu'à ce qu'une personne de connaissance se porte garante pour elles auprès du régime franquiste. À leur retour, les familles retrouvent leur maison souvent occupée. Chez les Valcelles, par exemple, le père et le fils aîné ont été débarqués à Mauthausen. Le reste de la famille rentre le 12 septembre à Calaceite (Teruel) en Catalogne. Mais les nouvelles autorités ont confisqué leurs maisons et leur fabrique d'huile. Ils doivent dormir chez leurs grands-parents sans pouvoir protester. Ces « Rouges » sont étroitement surveillés, les femmes devant souvent se présenter toutes les semaines au poste local de la *Guardia Civil*. Ils sont contraints au silence alors même qu'ils ignorent pendant de longs mois le sort de leurs parents descendus en gare de Mauthausen. Ce n'est qu'à partir de 1943, en effet, que les détenus peuvent écrire de courtes cartes à leurs proches rentrés en Espagne.

Diligence française et silence complice de l'Espagne

Les Allemands semblent être les principaux instigateurs de ce transport du 20 août. Ce sont eux qui ordonnent au ministère de l'Intérieur français de faire procéder à l'évacuation des réfugiés espagnols vers la zone non occupée. Ce sont eux également qui procèdent aux arrestations et convoient les réfugiés

En réalité, ce train d'Angoulême n'est pas une première pour les autorités allemandes. Depuis le début d'août 1940, elles ont déjà organisé trois transports d'Espagnols capturés durant la campagne de France et détenus dans des stalags en Allemagne. Le 4 août 1940, 398 Espagnols sont extraits du stalag VII A

Considérés comme des « ennemis du Reich », ces antifascistes seront désormais déportés de façon systématique

1- Les noms des 430 Espagnols internés à Mauthausen le 24 août 1940 peuvent être consultés sur le site de la Fondation : <http://www.fmd.asso.fr>, rubrique "Banque de données multimédia – Livre-Mémorial".

Moosburg (Bavière) pour être internés à Mauthausen où ils sont immatriculés le 6 août. Ils sont suivis de 165 prisonniers du stalag I B Hohenstein (Pologne) le 9, et de 91 Espagnols du stalag IX A Ziegenhain (près de Kassel) le 13. En fait, ce n'est que le 25 septembre 1940, au lendemain d'une longue visite en Allemagne de Ramon Serrano Suner, ministre de l'Intérieur espagnol et beau-frère de Franco, qu'une circulaire allemande règle définitivement le sort des républicains espagnols. Considérés comme des « ennemis du Reich », ces antifascistes seront désormais déportés de façon systématique. Cette décision confère une dimension officielle à une politique à l'œuvre depuis plus d'un mois et demi et ayant déjà conduit plus d'un millier d'Espagnols au camp de Mauthausen. Environ 6 000 y seront transférés par la suite.

430 réfugiés espagnols immatriculés à Mauthausen

Les réfugiés d'Angoulême débarqués en gare de Mauthausen ignorent encore tout du sort qui les attend, le nom de la petite localité autrichienne n'évoquant rien pour eux. Ils parcourent les quelques kilomètres qui les séparent du camp sous les cris des SS et doivent aussi subir les injures et les crachats de la population locale. La colonne pénètre dans le camp en passant sous le grand portail surmonté d'un aigle. Commencent ensuite les étapes ordinaires réservées aux nouveaux arrivants : tonte, désinfection, douche, habillement, enregistrement.

Les détenus reçoivent un habit rayé (ou des vêtements de récupération), un matricule et le triangle bleu réservé aux apatrides, (Franco les ayant déchu de la citoyenneté espagnole), marqué toutefois de la lettre S pour *Spanier* (Espagnol). Au total, 430 Espagnols venant d'Angoulême sont enregistrés ce 24 août à Mauthausen¹. Ils portent des matricules compris entre les numéros 3808 et 4237. Ce chiffre de 430 entrées est attesté par une liste dressée au camp et communiquée à la FMD par le Gedenkstätte KZ-Mauthausen. Il doit être considéré comme le nombre réel des Espagnols enregistrés ce jour-là. Cependant, l'examen des dossiers individuels de ces détenus conservés au Bureau des Archives des Victimes des Conflits Contemporains du ministère de la Défense à Caen laisse à penser que quelques-uns ne viennent pas d'Angoulême mais plutôt du stalag XI B Fallingb. On peut supposer qu'ils sont arrivés à Mauthausen le 23 août et qu'ils ont été enregistrés le 24 au milieu des réfugiés d'Angoulême.

Ce chiffre de 430 entrées suscite des interrogations au sujet du nombre total des Espagnols ayant quitté Angoulême. En effet, si on rapporte ce chiffre à celui des femmes et enfants débarqués à Irun (442), si on tient compte aussi de la femme descendue à Angoulême, on arrive à un total de 853 passagers et non 927. A priori, cette différence ne peut s'expliquer par des décès durant le trajet. Même si les conditions ont été très difficiles, il semble qu'aucun décès n'ait eu lieu durant les quatre jours de voyage. C'est en tout cas ce que rapportent plusieurs témoins qui n'ont pas plus le souvenir d'évasions. Pour certains, les réfugiés les plus âgés, en particulier les mutilés, auraient été exécutés dès l'arrivée au camp et n'auraient donc pas été enregistrés. Cette rumeur semble en réalité infondée. Jose Cortes Garcia, par exemple, était unijambiste. Devenu le matricule 4221, il est transféré à Gusen en janvier 1941 avant d'être gazé au château d'Hartheim le 25 septembre 1941, soit plus d'un an après son arrivée à Mauthausen ! L'explication est plutôt à chercher dans les circonstances du comptage au départ d'Angoulême. Dolores Sangüesa, qui en a la charge, ne fait que reporter sur son cahier, wagon après wagon, les chiffres communiqués par les passagers. Elle ne procède pas elle-même au comptage et on peut penser que certains wagons ont donné des chiffres plus importants, notamment dans l'espoir de recevoir plus de nourriture. Par ailleurs, les autorités françaises n'auraient-elles pas gonflé leur performance auprès des autorités d'occupation ?

Parmi ces 430 Espagnols, le plus jeune, Felix Quesada, n'a que 14 ans. Le plus vieux, Bautista Sabate est né en janvier 1872 et a donc 68 ans. Au total, 60 % ont entre 20 et 40 ans, 28 % ont plus de 40 ans et 12 % ont moins de 20 ans. Parmi les plus jeunes, 17 ont moins de 16 ans au moment de leur entrée à Mauthausen. Parmi les plus âgés, 17 ont plus de 60 ans. Il est à noter que plusieurs Espagnols parmi les adolescents se sont volontairement rajeunis d'un ou deux ans. Jose Alcubierre qui est né le 9 mai 1924 déclare le 8 mai 1926 lors des procédures

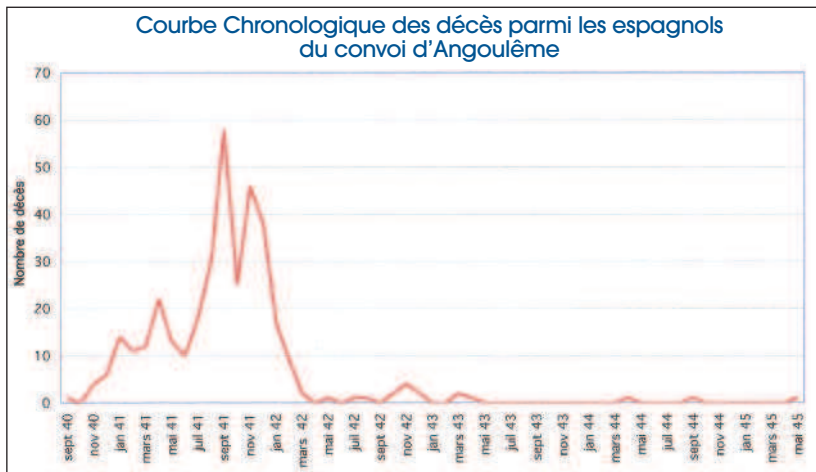
L'arrivée à la gare de Mauthausen

« À Mauthausen, le train s'est arrêté. Moi, je ne me suis pas rendu compte que le train s'arrêtait, je dormais. Mais, le lendemain matin, par la lucarne, j'ai vu qu'il faisait jour. J'ai demandé à mon père : "ça fait longtemps qu'on est arrêté là ?". Mon père m'a dit : "Fiston, je ne sais pas à quelle heure on a pu arriver mais je crois que ça fait un bon moment... à 2 ou 3 heures du matin" [...]. Quand ils ont ouvert les wagons, moi comme j'étais jeune, l'Allemand m'a parlé mais je ne comprenais pas. Alors avec la main, il m'a fait quel âge à peu près. J'ai compris quel âge, alors je lui ai dit 15 ans. Il m'a dit de descendre en bas du wagon. Tous les hommes et les jeunes hommes sont descendus. Ma mère, les autres mères et fiancées ont commencé à crier quand ils nous ont dit "Marchez, en avant". Et on a commencé à marcher. Je crois que des fois je les entends encore... on était au loin et on entendait crier dans les wagons ».

José Alcubierre Pérez

« Le 24 août 1940, on est arrivé à la gare de Mauthausen [...]. À la gare, on a attendu longtemps parce qu'on est arrivé de bonne heure, de nuit. Enfermés dans les wagons, on ne pouvait pas sortir [...]. Des officiers SS ont encerclé le train et ont commencé à ouvrir les portes, wagon après wagon, en criant : "Wie alt, wie alt ?" (Quel âge, quel âge ?). Sitôt qu'on avait dit, ils faisaient signe avec les mains... Raus, en bas du wagon. Une fois qu'ils avaient contrôlé tout le wagon, ils verrouillaient à nouveau la porte et ils passaient à un autre wagon... et un autre wagon jusqu'à la fin. Je crois qu'il devait y avoir dans les 22 ou 23 wagons [...]. Au fur et à mesure qu'ils nous sortaient des wagons, ils nous emmenaient à l'arrière du train en formation et on attendait encadrés par les SS. Quand ils ont fini de contrôler tous les wagons, les SS ont commencé à nous faire marcher vers le camp de Mauthausen, de l'autre côté du village, à 5 kilomètres environ ».

Jesús Tello Gomez



d'enregistrement. Lazaro Nates, Fernando Pindado et d'autres font de même. Ils espèrent ainsi se faire exempter des tâches les plus dures. Près du quart de ces Espagnols sont nés en Andalousie, principalement dans les provinces de Cordoue et de Malaga. La Catalogne est l'autre grande région d'origine : près d'un Espagnol sur cinq y est né, en particulier dans les provinces de Barcelone et de Tarragone. L'Aragon vient en troisième puisque 13 % environ des Espagnols d'Angoulême y sont nés, puis Madrid, la Castille et les Asturies. Plus du quart sont issus de l'agriculture, près de 20 % du commerce et de l'artisanat, mais la catégorie la plus importante est celle des ouvriers de l'industrie, des mines et du bâtiment (40 % du total). Mais, on trouve aussi parmi eux quelques employés, 5 professeurs, 2 industriels, un officier de la marine, un pharmacien ou un vétérinaire par exemple.

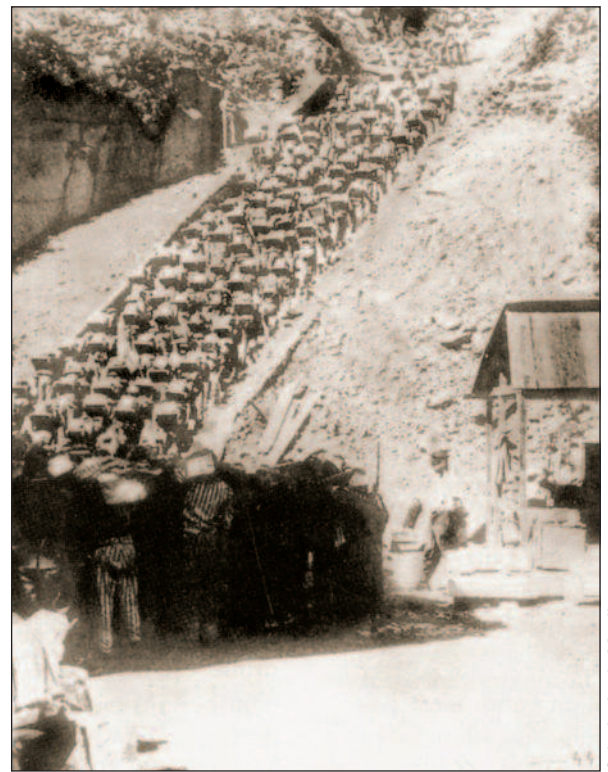
Vie et mort des Espagnols d'Angoulême au camp de Mauthausen

Passées les formalités d'entrée au camp, les Espagnols d'Angoulême sont répartis dans plusieurs blocks, en particulier les numéros 16, 17 et 18. Dans les premiers jours, si quelques jeunes sont désignés pour nettoyer les baraques, la plupart sont rapidement affectés à la carrière de granite (Wiener Graben), située en contrebas du camp, où ils travaillent durant de longues heures, sous les insultes et les coups des *Kapos*, à l'extraction et au transport de pierres. Certains doivent gravir plusieurs fois par jour les 186 marches de l'« Escalier de la mort »

menant au camp, une lourde pierre sur le dos. D'autres sont affectés à des chantiers de construction où le travail se révèle également épuisant pour des organismes souffrant du manque de nourriture.

Dans ces conditions, le premier décès ne tarde pas à intervenir parmi les Espagnols d'Angoulême : Enrique Rios Llorente, âgé de 50 ans, meurt le 7 septembre 1940. Cependant, les décès demeurent limités jusqu'à la fin de l'année 1940.

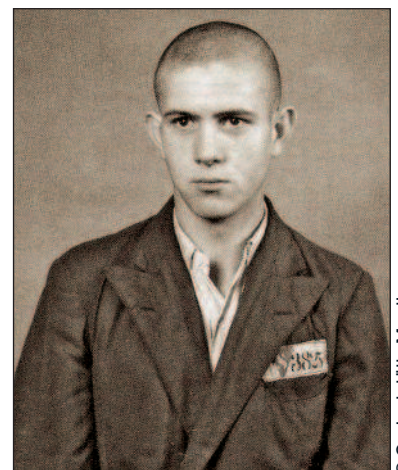
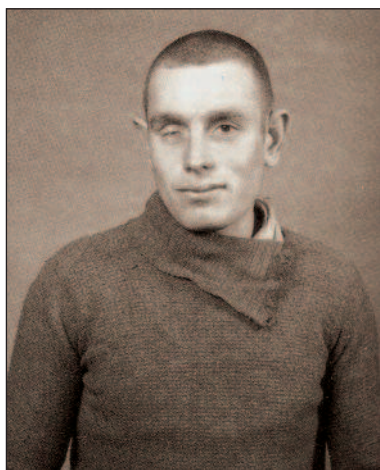
Au début de 1941, la plupart des Espagnols d'Angoulême (près de 88 %) sont transférés au *Kommando* de Gusen, en particulier par deux gros transports, le premier le 24 janvier (au moins 254 Angoumoisins) et, le second, le 17 février (au moins 83). Ils participent avec les Espagnols extraits de stalags à l'aménagement de ce *Kommando* situé à 4,5 kilomètres à l'ouest du camp central, et officiellement ouvert le 25 mai 1940. La mortalité y est effrayante parmi les Espagnols. Ainsi, sur les 378 réfugiés d'Angoulême qui y sont mutés, 340 trouvent la mort, soit un taux de décès de l'ordre de 90 % ! Si 281 décèdent au *Kommando* même, 59 sont conduits depuis Gusen au château de Hartheim où ils sont aussitôt gazés. Au total, sur les 430 Espagnols d'Angoulême, 354 trouvent la mort en déportation, soit un taux de décès d'environ 82 %, ce qui en fait l'un des transports les plus meurtriers puisque le taux global calculé pour les 6 800 Espagnols recensés par



© Amicale de Mauthausen

L'escalier de la mort à la carrière de Mauthausen

Kommando Poschacher : de gauche à droite Jesús Grau Suñer, Manuel Cortés García, José Alcubierre Pérez



© Gedenkstätte Mauthausen



Le texte lisible sur la stèle fait état de « camp d'extermination » de Mauthausen, terme appliqué de préférence aux camps où se perpétrait le génocide contre les Juifs et les Tsiganes. Bien que l'un des plus terribles camps de concentration, le camp de Mauthausen n'a pas été un « camp d'extermination » au sens génocidaire du terme.



José Alcubierre Pérez et Jesús Tello devant la stèle d'Angoulême

la FMD à ce jour se situe autour de 64 %. Les décès surviennent surtout dans les premiers mois de détention puisque 334 ont déjà trouvé la mort à la fin de février 1942. À noter enfin que deux « survivants » meurent peu après leur rapatriement en France des suites de leur déportation et que le devenir d'un dernier reste à ce jour inconnu.

Parmi les Espagnols d'Angoulême, il faut cependant souligner le sort particulier qui fut celui des plus jeunes qui ont pu bénéficier, pour la plupart, d'une relative protection. Deux ont d'abord fait l'objet d'une mesure exceptionnelle de libération. Fernando Pindado, né en 1925, est libéré le 29 juillet 1941 du camp central. Il semble que l'un de ses oncles, un militaire en retraite, a joué de ses relations auprès du ministère espagnol des Affaires étrangères pour que celui-ci demande sa libération. Après un passage par le consulat espagnol de Vienne, il est conduit dans

une prison de la ville, puis à Berlin avant de prendre un train pour l'Espagne. Juan Bautista Nos Fibla, né en 1924, est lui libéré le 22 août 1941 « parce qu'il n'est pratiquement encore qu'un enfant » alors que son père trouve la mort à Gusen au mois d'octobre 1941. De retour en Espagne, l'un et l'autre doivent garder le silence sur ce qu'ils ont vécu durant leur détention en Autriche.

Par ailleurs, les membres du Kommando Poschacher jouissaient d'une position assez privilégiée dans le camp. Formé au début de l'année 1942, ce Kommando réunissait une cinquantaine de très jeunes Espagnols. Sur les 52 qui ont été identifiés, 24, nés entre 1920 et 1926, faisaient partie du convoi d'Angoulême. Les « Potchacas », comme on les appelait à Mauthausen, étaient vêtus en civil mais avec 2 bandes de peinture rouge sur leur chemise ainsi qu'une tonsure au milieu du crâne. Leurs conditions de travail dans la carrière étaient très difficiles, car ils devaient transporter de lourdes pierres jusqu'au Danube puis les charger sur des bateaux, mais ils étaient mieux traités et surtout mieux nourris que leurs compatriotes. À partir d'octobre 1944, ils ne sont plus logés au camp central mais dans une baraque construite à proximité du village. Ils ne dépendent plus de Mauthausen que pour la nourriture et peuvent facilement circuler au milieu des civils. C'est grâce à eux que purent être sortis du camp central et dissimulés les négatifs dérobés par deux autres Espagnols, Antonio Garcia et Francisco Boix du labo photo. Jacinto Cortes et Jesus Grau se chargèrent du transport hors du camp des négatifs qui furent remis à Anna Pointner, une habitante du village, qui elle-même les cacha dans le mur de son jardin jusqu'à l'arrivée des Alliés.

Sources bibliographiques et documentaires

ARMENGOU Montse, BELIS Ricard, *El convoy de los 927*, Barcelone, Plaza & Janes Editores, 2005.

BERMEJO Benito, *Francisco Boix, el fotografo de Mauthausen. Fotografias de Francisco Boix y de los archivos capturados a los SS de Mauthausen*, Barcelone, RBA Libros, 2002.

BORRAS Jose, *Histoire de Mauthausen. Les cinq années de déportation des républicains espagnols*, Châtillon-sous-Bagneux, Imprimerie SEG, 1989.

FABREGUET Michel, *Mauthausen, camp de concentration national-socialiste en Autriche rattachée (1938-1945)*, Paris, Honoré Champion, 1999.

La part visible des camps. Les photographies du camp de concentration de Mauthausen, Paris, Éditions Tirésias, 2005.

LEGER Alain, *Les Indésirables. L'histoire oubliée des Espagnols en pays charentais*, Paris, Le Croît vif, 2002.

LUENGO Oscar, *La Colina de la Muerte, basé sur le témoignage de Fermin Arce (matricule 4051)*, disponible auprès de l'Amicale de Mauthausen.

RAZOLA Manuel, CONSTANTE Mariano, *Triangle bleu. Les Républicains espagnols à Mauthausen 1940-1945*, Paris, Gallimard, 1969 [réédition : Le Félin, 2002].

SALOU OLIVARES, Véronique et Pierre, *Les républicains espagnols dans le camp de concentration nazi de Mauthausen*, Paris, Éditions Tirésias, 2005.

LIVRE-MÉMORIAL, FMD, Paris, Éditions Tirésias, 2004.

Entretiens avec Jose Alcubierre, Lazaro Nates et Jesus Tello.

El convoy de los 927, documentaire de 65 mn réalisé par Montse Armengou et Ricard Belis, 2004.

Témoignage de Pablo Escribano (Mauthausen Survivors Research Project – Gedenkstätte KZ-Mauthausen).

Le convoi d'Angoulême occupe une place tout à fait singulière au sein de la déportation partie de France. Il se distingue d'abord par la date très précoce de sa constitution qui en fait le premier transport de déportés au départ du territoire français, plus d'un an et demi avant le premier transport de Juifs quittant Compiègne pour Auschwitz. Sa composition constitue une autre originalité puisqu'il conduit vers le Reich, non des Français, mais des réfugiés espagnols antifascistes, des civils pour l'essentiel et des membres de CTE, souvent déportés par familles entières. Enfin, la séparation des familles en gare de Mauthausen lui confère un caractère dramatique que renforce l'effroyable mortalité touchant le groupe des hommes. Bien que des zones d'ombre et des incertitudes subsistent encore, ces particularités en font un transport unique dans l'histoire de la déportation de France. ●

Arnaud BOULLIGNY et VANINA BRIERE

Arnaud Boulligny est chargé de recherche auprès de la FMD, responsable de l'équipe de recherche formée à Caen au sein du Bureau des Victimes des conflits contemporains (BAVCC) du SHD/DMPA, et doctorant de l'université de Caen Basse-Normandie (CRHQ). Il prépare une thèse consacrée aux travailleurs français arrêtés au sein du Reich et internés en camp de concentration, sous la direction du Professeur Jean Quellien. Vanina Brière est chargée de recherche auprès de la FMD et doctorante de l'université de Caen Basse-Normandie (CRHQ). Elle prépare une thèse sur les Français du camp de Buchenwald sous la direction du Professeur Jean Quellien.